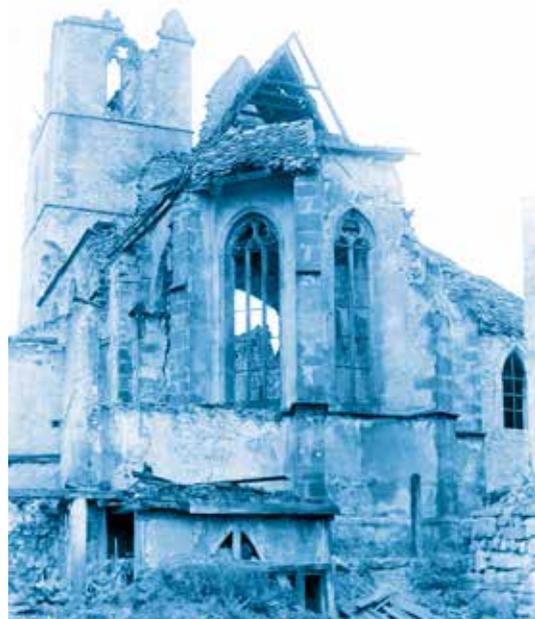


LES GÉLIS, UNE FAMILLE D'ARCHITECTES

SYLVIE GOUSSET
EN COLLABORATION AVEC **BRUNO GÉLIS**



L'église de Wattwiller



↑ L'église Saint-Jean-Baptiste de Wattwiller fait partie des cinq plus anciennes églises connues en Haute Alsace (le premier édifice date de 735 ou 736). En 1918, elle n'est plus que ruines. Paul Gélis, lors de son inspection du 23 juillet 1919, découvre des traces de peintures intéressantes sous l'enduit et une belle pierre tombale : pour protéger ces vestiges et éviter une reconstruction peu respectueuse de l'édifice, il demande le classement, qui est prononcé le 12 août 1920.

→ À l'issue du chantier de restauration-reconstruction minutieux mené par Paul Gélis, l'édifice a retrouvé sa silhouette d'avant le conflit.



↑ Mais le respect des volumes et des formes historiques n'empêche pas l'architecte d'utiliser des techniques constructives modernes, à la fois efficaces et économiques : la nouvelle charpente est métallique, mais ne sera pas visible.

2 - Un début de carrière en Alsace, entre reconstruction et inspiration régionaliste

La guerre est enfin terminée. Paul Gélis rejoint dès novembre 1918 le Service de la récupération des œuvres d'art enlevées par l'ennemi, à Strasbourg. Il entre ensuite au Service de protection et d'évacuation des monuments et œuvres d'art du front de l'Est, dirigé par l'architecte en chef des monuments historiques et des bâtiments civils **Robert Danis** (1879-1949). En février 1919, ce dernier est chargé par la Commission des monuments historiques d'une mission temporaire d'inspection générale des Bâtiments civils, des Palais nationaux et des Monuments historiques en Alsace et en Lorraine. Il lui faut remplacer les fonctionnaires allemands expulsés, créer une Direction de l'architecture et des beaux-arts unifiée pour l'Alsace-Lorraine (avril 1919) dont il aura la responsabilité et réorganiser l'ensemble des services. Il a besoin d'hommes compétents et de confiance.

Le 4 avril 1919, Robert Danis nomme Paul Gélis architecte du gouvernement et des monuments historiques pour le territoire d'Alsace et responsable des édifices religieux. Alors qu'il n'a pas passé le concours, Paul a le statut d'inspecteur des monuments historiques d'Alsace et contrôle depuis Strasbourg la restauration des édifices régionaux les plus importants. Il est secondé par l'architecte et archéologue **Charles Czarnowsky** (1879-1960), avec qui il travaillera en bonne entente pendant plus de dix ans. Il collabore avec Robert Danis, notamment pour l'aménagement du cimetière et le monument commémoratif du Silberloch, à Soultz-Haut-Rhin, et pour l'ossuaire de l'Hartmannswillerkopf (cote 956).

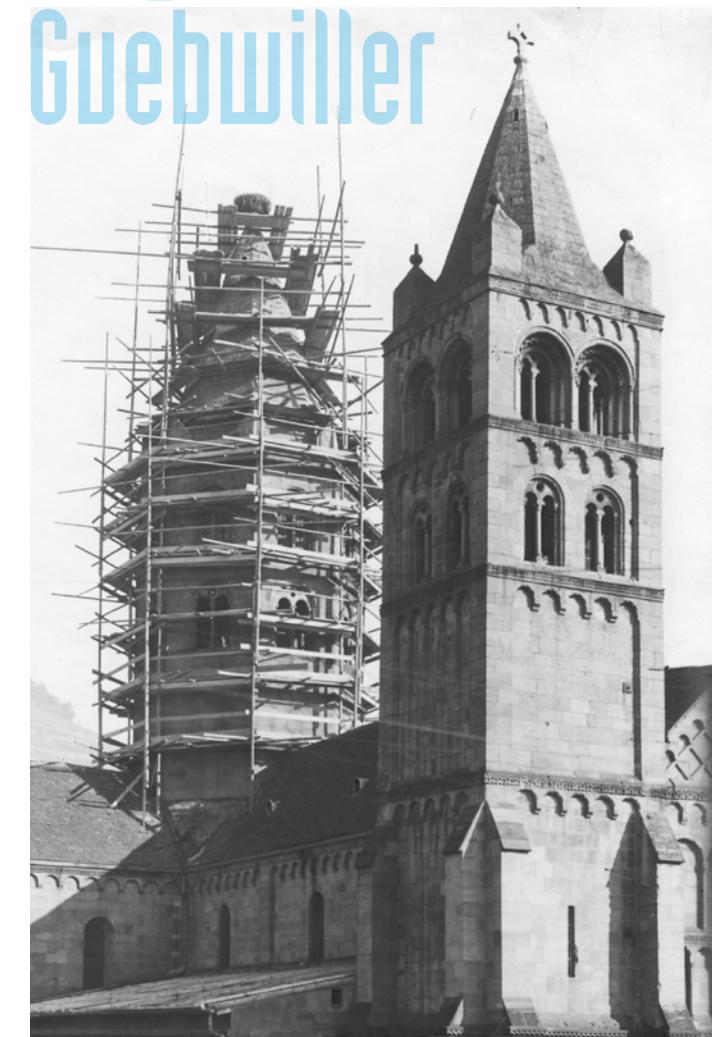
Robert Danis est l'aîné et le supérieur hiérarchique de Paul, mais n'a pas le titre d'architecte en chef : difficile de qualifier les relations entre les deux hommes, que les circonstances amèneront à travailler ensemble très longtemps.

En août 1920, Paul Gélis réussit le concours d'architecte en chef des monuments historiques. Il est alors chargé des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de l'Ain, de la Saône-et-Loire et du Rhône. Nommé en 1923 inspecteur des édifices diocésains pour le Bas-Rhin et le Haut-Rhin, il est aussi membre à partir de 1920 de la commission diocésaine d'art sacré à Strasbourg et entretient les meilleures relations avec l'évêque, **Monseigneur Rauch** (1873-1945).

Aux sources du régionalisme

Le régionalisme émerge dans le dernier quart du XIX^e siècle en France, avec Viollet-le-Duc tout d'abord, son véritable inventeur. Il exprime son approche très ethnographique en 1875 dans son *Histoire de l'habitation humaine*. Le mouvement est également porté à partir de 1886 par les élèves de l'atelier de Julien Guadet à l'École nationale des beaux-arts de Paris. À partir de 1910, les modèles vernaculaires s'imposent jusqu'à coexister avec le style d'inspiration classique, sans que cette dichotomie ne trouble grand monde alors. Selon François Loyer, « Loin d'être un simple repli nostalgique sur une architecture rurale parée de toutes les vertus, le régionalisme est bien la variante locale d'un mouvement international dont les sources – des *Arts & Crafts* aux avant-gardes américaines et nordiques – sont précisément identifiées, et dans cette mesure représente une des facettes de la modernité. »

L'église de Guebwiller



↑ Un des nombreux chantiers de restauration mené par Paul Gélis en Alsace : la consolidation du clocher de l'église Saint-Léger de Guebwiller. Dès 1919, il avait fait exécuter les vitraux par la maison Ott de Strasbourg, « pour faire travailler le plus possible des alsaciens » comme il l'a écrit.

4 - Le travail en collaboration

Du début à la fin de sa carrière, Paul Gélis collabore avec d'autres architectes. Il ne s'agit pas de simples collaborations d'atelier, mais de projets menés avec des partenaires impliqués dans la conception ou dans l'exécution du chantier. Besoin d'échange et d'émulation ? Ou réalité de sa charge d'architecte des monuments historiques, qui lui laisse trop peu de temps pour une activité privée et créatrice ? Les deux raisons coexistent certainement. Il est probable aussi que la sensibilité de décorateur de Paul Gélis ait été recherchée pour compléter des équipes.

LA GARE DE MULHOUSE, PROJET MAJEUR DE L'ENTRE-DEUX GUERRES

Le premier grand projet conçu et mené en collaboration par Paul Gélis est celui de la nouvelle gare de Mulhouse. Il se présente au concours avec **Charles Schulé** (1865-1935), architecte de notoriété locale et directeur du musée des Beaux-Arts, et **Albert Doll** (1879-1957), qu'il connaît depuis qu'ils ont travaillé ensemble sur l'inventaire du *Denkmalarchiv*, un fond d'archives créé au début du XX^e siècle par l'administration allemande et comportant une importante collection iconographique sur le patrimoine alsacien. Schulé et Doll sont associés et ont déjà mené plusieurs projets importants en commun.

La reconstruction de la gare de Mulhouse, depuis longtemps sous-dimensionnée, avait été envisagée dès 1910 sous l'administration allemande. Elle est sur le point de se concrétiser lorsque la guerre

éclate. Le projet reprend bien plus tard sous l'impulsion de **Théodore Henri Bauer**, directeur des Chemins de fer d'Alsace-Lorraine. Le trio Schulé, Doll et Gélis propose un bâtiment tout en longueur, au dessin très monumental, qui répond bien aux contraintes du lieu, entre voies ferrées et canal du Rhône au Rhin. Leur projet est retenu, et les travaux démarrent en 1929, pour une inauguration le 29 décembre 1932, alors même que les travaux ne sont pas achevés.

Dans la revue *L'architecture*, **Albert Laprade** loue « ce grand édifice qui valorise incontestablement la ville de Mulhouse » et « qui contient tous les locaux d'une gare moderne auxquels on s'est efforcé de donner le plus de clarté et une grande facilité de circulation ». La gare de Mulhouse a été labellisée « Patrimoine du XX^e siècle » en 2015.

→
La façade de la gare de Mulhouse se développe sur près de 216 mètres. Pour rythmer cette grande longueur, les architectes ont eu l'idée d'une organisation morcelée : à gauche, un ensemble organisé symétriquement autour d'un corps central, reconnaissable à son horloge, qui correspond au hall des départs ; à droite, en forme de rotonde, le hall des arrivées qui se prolonge par des locaux annexes.



Le buffet de la gare est organisé en deux niveaux, avec en mezzanine une grande salle à manger et des cabinets particuliers. L'ensemble est sobre, clair et baigné de lumière. Il est probable que Paul Gélis ait conçu l'essentiel du programme décoratif de la gare.

La gare de Mulhouse



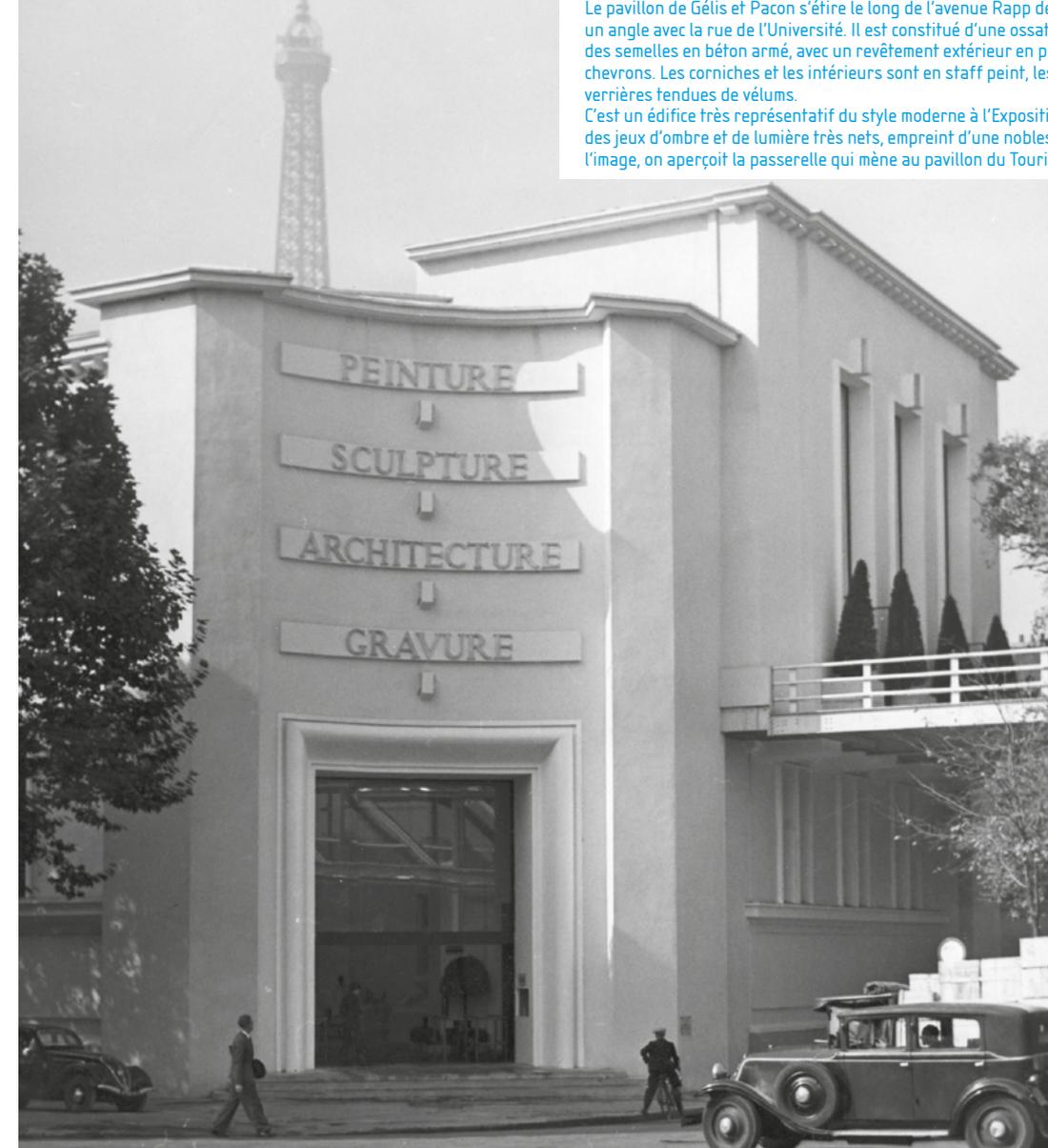
L'exposition de 1937



À l'intérieur, l'escalier s'étire, monumental par sa longueur, et conduit aux galeries d'exposition baignées de lumière zénithale. Le pavillon a été détruit en 1960, remplacé par les bâtiments de la Météorologie nationale puis par le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe (2013-2016) de l'architecte et urbaniste Jean-Michel Wilmotte (1948-).



↑ Le projet Gélis-Millet pour l'Exposition internationale de 1937.



Le pavillon de Gélis et Pacon s'étire le long de l'avenue Rapp depuis le quai, jusqu'à former un angle avec la rue de l'Université. Il est constitué d'une ossature métallique ancrée dans des semelles en béton armé, avec un revêtement extérieur en plaques d'héraclite fixées sur chevrons. Les corniches et les intérieurs sont en staff peint, les charpentes portent des verrières tendues de vélums. C'est un édifice très représentatif du style moderne à l'Exposition : blanc, lisse, rythmé par des jeux d'ombre et de lumière très nets, empreint d'une noblesse toute classique. À droite de l'image, on aperçoit la passerelle qui mène au pavillon du Tourisme, par-dessus le quai d'Orsay.

Des collaborations familiales

Paul Gélis collabore ponctuellement avec son beau-père, Victor Blavette. En 1922, il contribue à un de ses concours. En 1929, c'est Victor Blavette qui accompagne Paul dans sa campagne de relevés du village médiéval de Pérouges. Les deux hommes collaborent en 1930 à la conception d'un unique grand projet, le couvent et la chapelle Saint-François de Paris, dans le 14^e arrondissement. Il est probable que Paul ait été moteur, car Victor Blavette est alors âgé de 80 ans (voir chapitre 7).

À partir de 1946, Paul travaille pendant plus de quinze ans avec son fils Jean, qui vient d'être diplômé architecte DPLG : à Bergues, Dunkerque, Valenciennes, Gien, Châteauneuf-sur-Loire, Orléans, à Paris pour la construction d'immeubles privés et dans le fief familial de Perros-Guirec (voir 2^e partie).

6 - Architecte en chef des monuments historiques d'une guerre à l'autre : infatigable restaurateur et reconstruteur

DE 1933 À 1940, L'AIN, LA SAÔNE-ET-LOIRE ET LE RHÔNE

À partir de 1933, Paul Gélis se consacre à un périmètre plus homogène, son action s'en trouve donc renforcée. Il reste cependant adjoint à l'inspection générale des monuments historiques du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, ce qui l'oblige à voyager sans cesse. À Autun, il s'occupe de la restauration de la cathédrale et suit entre 1933 et 1938 la campagne de fouilles du théâtre antique et sa restauration. Il restaure l'église de Brou et intervient à l'abbaye de Cluny, tout particulièrement au farinier. Ce bâtiment du troisième quart du XIII^e siècle possède à l'étage une très belle voûte en berceau en bois de châtaignier, que l'architecte débarrasse d'une foule d'étrésillonnages disgracieux. Il abrite aujourd'hui un musée lapidaire.

L'action de Paul Gélis est particulièrement marquante à Lyon entre 1935 et 1940. On le trouve sur tous les fronts : sauvegarde du quartier Saint-Jean (voir chapitre précédent), fouilles et dégagement du théâtre antique sur la colline de Fourvière, projet de musée gallo-romain, fouilles et restauration de la cathédrale, restauration de la Manécanterie.

La cathédrale Saint-Jean est à elle seule un sujet vaste et délicat. Paul Gélis conduit la restauration de la tour sud, de la balustrade et de la rosace de la façade ouest et le dégagement complet du bas-côté

sud. La question des toitures, refaites au XIX^e siècle dans un esprit néo-gothique, est posée depuis le début du siècle. Le faîtage est en mauvais état, et c'est pour Paul Gélis une opportunité. Il propose de rétablir l'ancienne pente de toit et de supprimer les ardoises. Après son intervention, la cathédrale a retrouvé son ancienne silhouette et ses tuiles rondes.

Autre chantier sensible, le *presbyterium*, qui s'inscrit dans l'espace du chœur réservé au clergé. De nombreux liturgistes appellent de leurs vœux son rétablissement, en accord avec le « rite romano-lyonnais » d'inspiration paléochrétienne. Il en est question depuis le XIX^e siècle ! L'architecte en chef tranche en faveur du rétablissement de l'état d'avant 1789, après avoir mené des fouilles archéologiques.

Lorsque Paul Gélis achève ses travaux en 1942, il aura rétabli la cathédrale dans un état supposé archéologique en menant une importante dérestauration.



↑ Après la restauration achevée en 1942, le toit de la cathédrale a retrouvé ses pentes douces et ses tuiles rondes. Le pignon au-dessus de la rosace a été conservé...



↑ À propos des ardoises qui couvrent la cathédrale Saint-Jean de Lyon, Paul Gélis écrit au préfet du Rhône en décembre 1937 qu'elles « font tâche au milieu d'un des plus beaux paysages de Lyon, composé de toitures basses à lignes horizontales et dont le ton chaud des tuiles transparait sous la patine qui enveloppe tout le quartier Saint-Jean ».

↓ L'architecte en chef imagine un projet de musée gallo-romain en bordure du site antique de Fourvière. Il sera finalement conçu par Bernard Zehruss et réalisé entre 1969 et 1975.



Un grand intérêt pour l'archéologie

Entre 1933 et 1938, Paul Gélis conduit simultanément les fouilles des théâtres antiques de Lyon et d'Autun. Au lendemain de la guerre, il suit les fouilles et le dégagement de l'oppidum de Bavay dans le Nord, l'ancienne capitale gauloise des Nerviens. Paul Gélis est professeur d'archéologie à l'école régionale d'architecture de Strasbourg de 1922 à 1934, date à laquelle son poste est supprimé pour raisons budgétaires.

Il est un membre fidèle de la Société française d'archéologie de 1920 à 1964, et assiste à chaque fois qu'il le peut au Congrès archéologique de France, événement annuel où le patrimoine monumental d'une région est étudié sur place par les congressistes.

↓ Sur la colline de Fourvière, les archéologues espèrent trouver l'amphithéâtre chrétien de Lugdunum. Ils mettent au jour un théâtre de 108,5 mètres de diamètre et un odéon attenant. La campagne de fouilles est réalisée à partir de 1933 sous le contrôle de Paul Gélis.



7 - La dimension religieuse

Paul Gélis est un catholique que son métier aura amené à travailler dans des églises toute sa vie. Ses relations avec le clergé seront toujours franches et efficaces, empreintes d'une forte spiritualité. C'est cette spiritualité qui anime tout au long de sa vie l'architecte et le décorateur, à l'aise avec les références stylistiques et la symbolique chrétienne. Elle lui inspirera ses deux œuvres majeures.

LE COUVENT SAINT-FRANÇOIS DE PARIS : LA LIGNE ET L'ABSTRACTION

La communauté franciscaine de Paris se reconstitue à partir de 1919. Les frères s'installent rue Sarette, mais décident très vite de construire un grand couvent sur un terrain proche disponible, à l'intersection des rues Marie-Rose et du Père-Corentin dans le 14^e arrondissement. Le programme prévoit une partie ouverte au public, comprenant la chapelle et les parloirs, et le couvent proprement dit, avec les cellules et les lieux de vie collective. Le projet est confié, sans que les modalités de la commande soit connues, à Paul Gélis, qui travaille avec son beau-père **Victor Blavette**, alors très âgé. Au décès de celui-ci, en 1933, les plans sont approuvés. Paul Gélis s'associe pour poursuivre à **Louis-Jean Hulot** (1871-1959), architecte des monuments historiques comme lui.

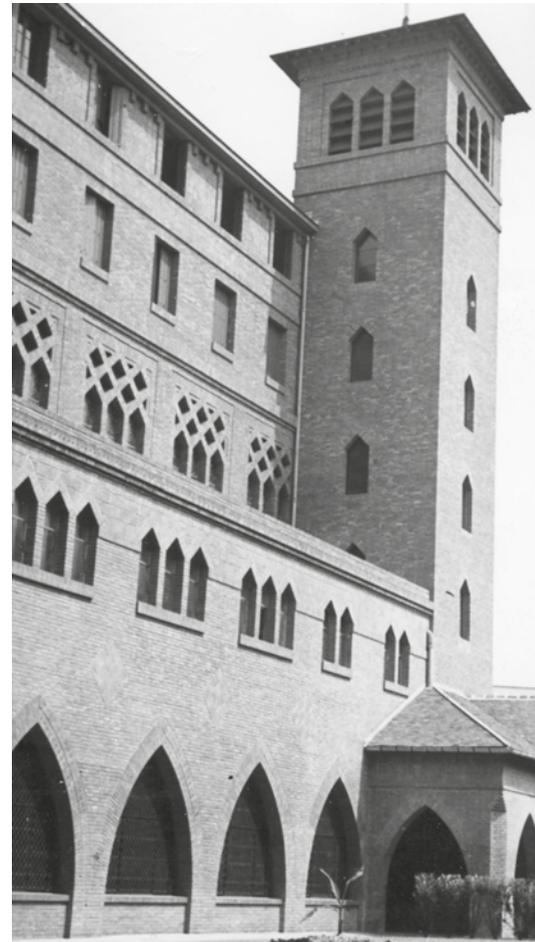
La première pierre est bénie le 16 septembre 1934, les travaux commencent en janvier 1935. La crypte est inaugurée et la chapelle ouverte en 1936. Le 2 août 1938, le maître-autel et les autels latéraux sont consacrés par trois évêques franciscains.

Lorsque le couvent est publié en juillet 1938 dans le numéro de *L'Architecture d'aujourd'hui* consacré à l'architecture religieuse, seul les noms de Gélis et Hulot sont mentionnés.

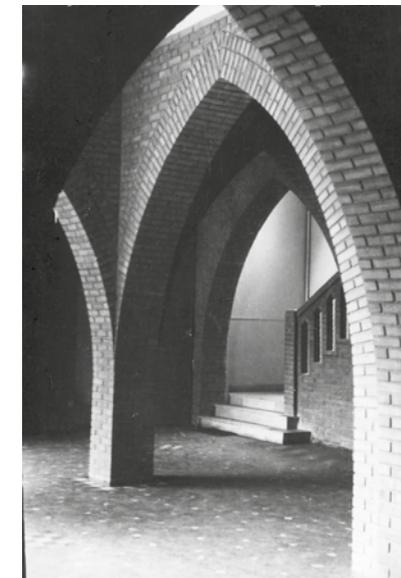
Paul Gélis a imaginé un plan très efficace, qui protège le cloître des regards, tire parti d'une parcelle bordée d'immeubles sur deux côtés, et a conçu une élévation à la fois monumentale et inscrite harmonieusement dans le paysage de la rue, avec son couronnement comparable à celui d'un immeuble. Le clocher, qui borne la chapelle et semble la dépasser à peine vu de la rue, prend toute sa dimension vu du cloître. On retrouve dans la partie haute des grandes baies de la chapelle un motif géométrique de croisillons comme les affectionne Paul Gélis.

L'ordonnement de la chapelle est d'une solennité tempérée par des détails décoratifs sobres et efficaces, eux aussi caractéristiques de la signature de l'architecte, qui tend ici vers l'abstraction : le motif d'arc pointu, que l'on retrouve dans l'escalier, n'est plus qu'une lointaine évocation de l'ogive ; le soutènement des arcs dessine en profil épuré le trio colonne-chapiteau-entablement ; une grande frise de carrés en défoncé souligne la base des baies de la nef. Et la lumière entre à flot pour prendre part à la liturgie, comme dans les églises alsaciennes modernes de Paul Gélis.

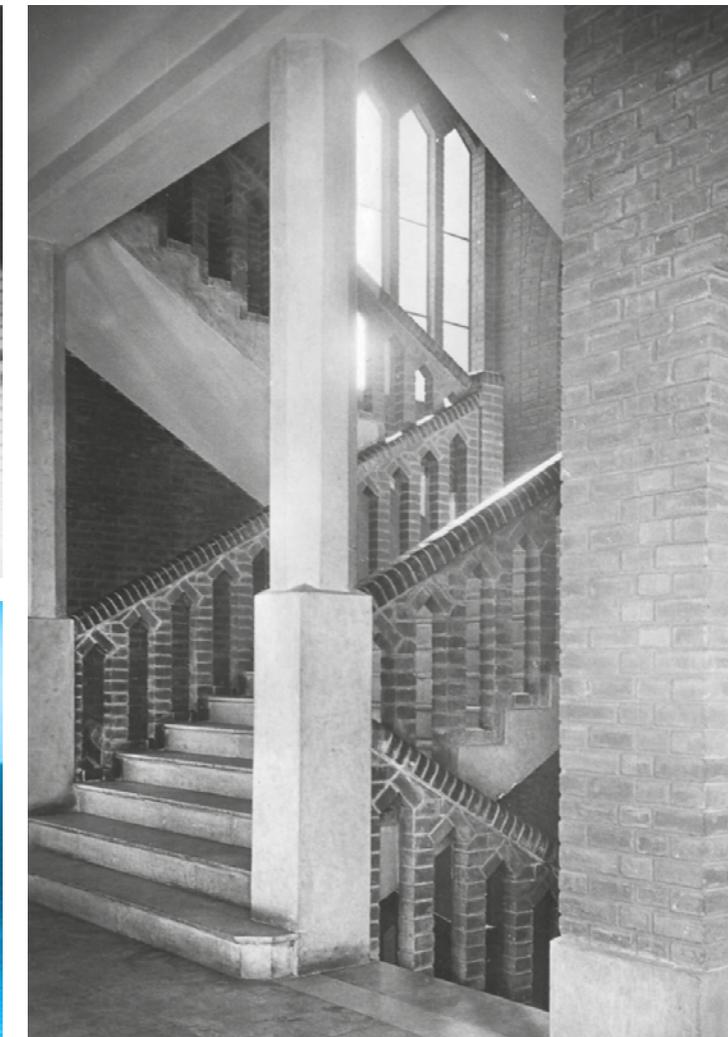
Les façades et toitures du couvent, le vestibule d'entrée et l'escalier monumental, le cloître, la chapelle et son décor ont été inscrits à l'inventaire des monuments historiques en 2007.



Le décor métallique de l'abside, qui formait un écran à l'autel, a disparu.



Depuis l'entrée voûtée, un escalier monumental conduit à la chapelle à nef unique située au premier étage, et qui occupe toute la longueur du bâtiment. Alors que la brique est omniprésente au rez-de-chaussée, elle dialogue avec la pierre dans l'escalier et dans la chapelle.



Le couvent Saint-François



LES IMMEUBLES D'HABITATION DE STANDING À PARIS : L'IDÉE DE JEAN

Au début des années 1950, Paul Gélis a depuis longtemps cessé de s'intéresser à la construction privée, sauf dans le cadre spécifique des opérations de reconstruction post-guerre. Jean va s'employer à développer cette activité.

En 1951-1952, il réalise avec les architectes de l'agence le 10, rue Euler (Paris 8^e), près de la place de l'Étoile. Ce petit immeuble de quatre niveaux exempt de toute décoration, hormis les garde-corps, est remarquable par son organisation en travées de largeurs inégales.

L'année suivante, en 1953, Jean Gélis est reçu au concours d'architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux : il aura notamment la charge à Paris des lycées Saint-Louis et Buffon, du collège Sainte-Barbe et du Collège de France, où il côtoie avec bonheur des chercheurs de très haut niveau, notamment en biologie. Ce nouveau statut lui donne accès à d'importants chantiers qui sont en outre récurrents.

Il sait mettre à profit ses réseaux personnels. C'est ainsi qu'il est choisi par la Coopérative de la 2^e DB, avec laquelle il a combattu, pour concevoir un immeuble d'habitation au 9, rue Boussingault, à la limite de la butte aux Cailles (Paris 13^e), avec comme contrainte probable de construire vite et peu cher. Ce qui sera fait : le résultat est un immeuble économique par sa structure acier, édifié entre 1953 et 1954, dont la façade sur rue se distingue par des pré-cadres de fenêtre en terre cuite rouge vif. Ce choix assez exceptionnel pour l'époque, très atypique dans la production de Jean

Gélis, est probablement dû aux architectes salariés du cabinet, **Michel Monier** (1923-) et **Henri Berger** (1924-).

Sous l'impulsion de Jean, l'agence Gélis s'oriente très nettement vers la construction d'immeubles de rapport à partir de 1953, mettant à profit l'apport de réseaux familiaux très présents dans les 7^e et 16^e arrondissements. Déjà, l'architecte se fait promoteur, participant à la création de sociétés civiles immobilières (immeubles Spontini, Greuze, Foch, Vaneau, Valadon) dans lesquelles ses proches investissent, notamment Jacques Boutan-Laroze, qui a de l'estime pour son beau-fils et l'aide volontiers. Jean se fait parfois rémunérer par un appartement dans l'immeuble qu'il a construit, rue Greuze par exemple.

Les réalisations d'immeubles de standing se succèdent : 28, rue Chevert en 1957 (7^e arr.) ; en 1958, un majestueux immeuble en pierre de taille au 51-55, rue Vaneau (7^e arr.), et deux projets d'ampleur différente 3, rue Valadon (7^e arr.) et 37, avenue Foch (16^e arr.) ; puis le 19-21, rue Greuze (16^e arr.) en 1960, deux immeubles à Neuilly-sur-Seine en 1961 (100, boulevard Victor Hugo) et 1963. En 1966-1967, les belles lignes du 5-7, rue Ampère (17^e arr.) et la rythmique colorée du 30 bis, avenue Félix Faure (15^e arr.) semblent clore la période de production d'immeubles de standing parisiens, au cours de laquelle l'architecte s'est globalement conformé au standard immobilier de l'époque.

Jean vit alors de grands changements : il emménage en 1959 dans un appartement en duplex au 96, avenue de Suffren et prend en 1963 les rênes de l'agence Gélis, succédant officiellement

à un père resté très présent malgré son âge. À cette date, l'agence Gélis poursuit son œuvre de reconstruction à Bergues, soit environ 80 % de la ville, conçoit et assure ailleurs la maîtrise d'œuvre d'au moins un immeuble d'habitation par an, et commence à développer la station balnéaire de Perros-Guirec, cadre des vacances familiale depuis trois générations.



↑ Immeuble 22, rue Spontini (Paris 8^e), 1955. La même année, l'agence Gélis livre l'école de filles de Bergues et un immeuble d'habitat social à Issy-les Moulineaux, dont le maître d'ouvrage est la société Lefranc, dirigée par le beau-père de Jean Gélis.



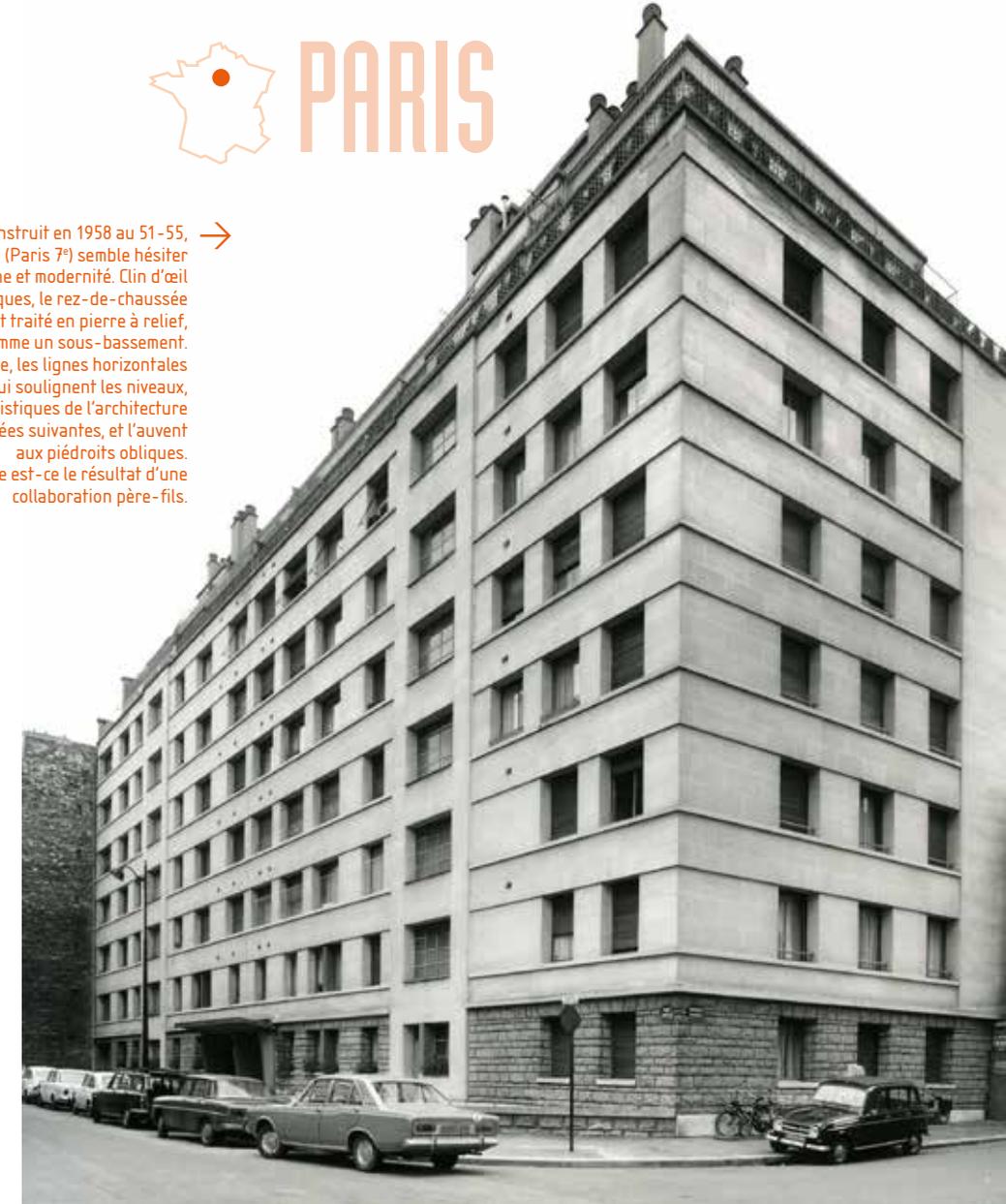
↑ La pose du revêtement de façade au 9, rue Boussingault, 1954. Les cadres des fenêtres et de la cage d'escalier ne sont pas encore posés.



↑ La structure métallique du 9, rue Boussingault (Paris 13^e) est montée par une entreprise spécialisée sur un sous-bassement maçonné. Le plan, tout en longueur et peu profond, tire parti de cette technique constructive. Alors que le béton armé est le matériau de construction majoritaire de la France de l'après-guerre, les architectes les plus novateurs du moment adoptent le métal (Raymond Lopez et Marcel Reby à la Caisse d'allocations familiales du 26, rue Viala à Paris, par exemple). L'acier est économique car rapide à assembler, mais certains lui reprochent sa piètre esthétique : revêtu, camouflé, il conduirait à masquer la vérité constructive.



L'immeuble construit en 1958 au 51-55, rue Vaneau (Paris 7^e) semble hésiter entre classicisme et modernité. Clin d'œil aux codes classiques, le rez-de-chaussée est traité en pierre à relief, comme un sous-bassement. Très tendance, les lignes horizontales filantes qui soulignent les niveaux, très caractéristiques de l'architecture des quinze années suivantes, et l'auvent aux piédroits obliques. Peut-être est-ce le résultat d'une collaboration père-fils.



LES ÉQUIPEMENTS COLLECTIFS

À l'agence Gélis, le savoir-faire en immobilier de loisirs forgé par Jean reste vivace. Avant 1987, Bruno a assisté son père au camping du Ranolien. Par la suite, il conçoit et réalise des golfs, villages de vacances, centres de loisirs et bien sûr des campings, notamment ceux de Clairvaux-les-Lacs en 1995 (Jura) et de Brignogan-Plage (Finistère) en 1997. Il est, comme son père, appelé en conseil ou audité sur des sujets d'hôtellerie de plein air et donne plusieurs conférences sur ce thème.

Les projets sont également nombreux dans le domaine de la santé, avec notamment des cliniques et cabinets de radiologie, des maisons de retraite et foyers pour personnes âgées.

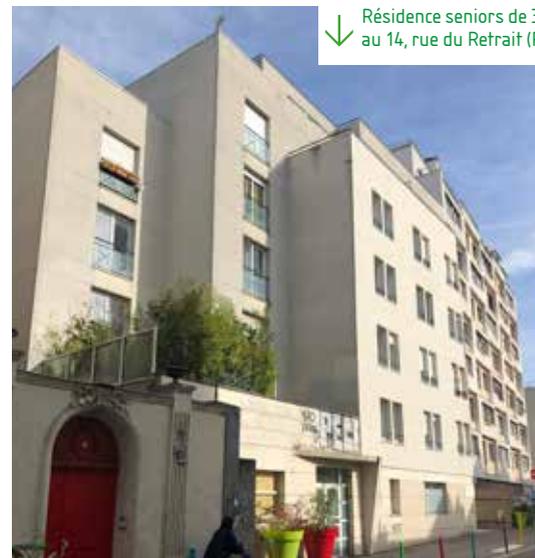


↑ Bruno imagine un centre de loisirs totalement paysager sur la pente de Trebuic à Perros-Guirec, avec restaurant et piscine couverte. D'abord tentée, la municipalité classe finalement le terrain en zone naturelle et le projet est abandonné.



↑ Étude de l'agence Gélis pour le golf de Saint-Samson (Pleumeur-Bodou).

→ Le Camping municipal Kéravézan, à Brignogan-Plage (Finistère), comporte 250 emplacements. Le projet fait l'objet d'un concours, gagné par l'agence Gélis - 1997.



↓ Résidence seniors de 32 studios au 14, rue du Retrait (Paris 20^e).



4 - Les programmes neufs, la promotion immobilière et l'assistance juridique et technique

LE LOGEMENT NEUF DANS TOUS SES ÉTATS

Comme en rénovation, les programmes neufs conçus et réalisés par Bruno Gélis sont essentiellement résidentiels, et suivent la géographie commerciale de l'agence, liée à son implantation historique : beaucoup à Bergues et dans le Nord, une bonne proportion en Bretagne, entre Perros-Guirec et Lannion, un peu moins à Paris où il est évidemment beaucoup plus difficile d'accéder aux affaires.

Les sociétés HLM du Nord sont des clients essentiels dans ce domaine entre 1985 et 2010, qu'il s'agisse de lotissements, de constructions individuelles groupées (de 3 à 38 logements) ou d'immeubles d'habitations. Ces derniers sont surtout des petits collectifs de moins de 20 logements, mais Bruno décroche aussi des opérations plus importantes comme la restructuration de la friche de la raffinerie Kalor à Coudekerque-Branche, où il produit 120 logements pour la société HLM La Maison Flamande.

En ce milieu des années 1990, forte de son implantation locale, l'agence Gélis participe à un des concours ouverts dans le cadre du projet Neptune, la grande opération urbaine qui vise à restructurer et revitaliser la zone portuaire de Dunkerque, laissée en friche après la fermeture des chantiers navals Normed en 1987. Sa proposition est appréciée quoique non primée.

Tous ces projets se distinguent par l'organisation de leurs volumes, jamais monolithiques ni massifs

mais articulés en souplesse, par des façades où le souci du dessin s'exprime dans les détails, et par une attention toute particulière à l'environnement dans lequel ils sont positionnés. En cela, on peut parler d'une esthétique familiale et d'une harmonie particulièrement exprimée sous la direction de Bruno.

L'ASSISTANCE À PROCÉDURE JURIDIQUE : PARTAGER LES ACQUIS DE L'EXPÉRIENCE

Bruno Gélis apporte depuis le début des années 2000 son appui d'architecte expérimenté aux maîtres d'ouvrages publics ou privés qui sont en litige avec les entreprises ayant réalisé leurs travaux. Il les conseille en amont sur l'opportunité d'engager une procédure juridique. Il est ensuite assistant à procédure juridique, jouant un rôle d'expert auprès des avocats spécialisés.



↑ La résidence Dal Soula s'élève au-dessus du port de Banyuls : 50 logements réalisés pour le maître d'œuvre des Chartreuses du Boulou.



← La résidence Valentine de Cessiat à Bergues : une interprétation post-moderne des matériaux et des volumes traditionnels locaux, rehaussée par un bow-window métallique central - 1995.